

«Mike» Pearson — les voies de la diplomatie

par D. V. LePan

Le premier tome des mémoires de M. Pearson vient s'ajouter à la longue liste des services qu'il a rendus au Canada. Notre littérature n'abonde ni en autobiographies politiques ni même en autobiographies satisfaisantes quel qu'en soit le genre. Cette nouvelle œuvre est vivante, bien écrite, bien agencée et intéressante d'un bout à l'autre.

En général, le «Mike» Pearson qu'on découvre dans ces pages est celui que ses amis et admirateurs connaissent depuis longtemps tant au Canada qu'à l'étranger, et que ses compatriotes canadiens ont, sur le tard, fini par apprécier et honorer. La personnalité qui se révèle au lecteur est celle d'un homme des plus énergique, intelligent et patient, habile négociateur et très cordial dans ses relations humaines. Rien de caché sous le boisseau. Le seul facteur mystérieux, s'il y en eût un, serait précisément cette absence de tout mystère.

On se sent en présence d'un homme normal, mais d'une normalité à haute puissance. On devine la présence d'un système nerveux parfaitement équilibré et d'un haut degré d'intelligence allant de pair avec des nerfs en aussi parfait état. Ce sont là d'incomparables atouts pour atteindre aux succès dont les exemples abondent partout dans ces pages.

Aucun élément nouveau dans ce portrait, sauf peut-être la satisfaction et la juste fierté que l'auteur tire de ses accomplissements. Relatant sa mutation, en 1946, de l'ambassade de Washington à Ottawa pour y devenir sous-secrétaire d'État aux Affaires extérieures, M. Pearson note que «à l'âge de quarante-huit ans, j'atteignais ainsi le sommet de l'échelle du service diplomatique canadien. Je ne pense pas qu'il soit présomptueux de signaler que j'y suis parvenu sans influence extérieure et sans autres ressources financières que mon salaire. Je l'ai fait à force de travail long et ardu; en étant toujours disponible pour n'importe quelle tâche; en accueillant volontiers chaque occasion d'assumer de nouvelles et plus hautes responsabilités; et en acquérant toute l'ex-

périence possible dans les différents domaines de ma profession». Tout cela est vrai et vaut d'être dit, mais notre connaissance des faits s'en trouve élargie de l'apprendre de la bouche de M. Pearson. Plus clairement que jamais aussi ressort cet autre don qu'il avait de toujours se trouver au bon endroit au moment opportun. Le fait d'être entré au ministère des Affaires extérieures en 1928, au moment où le Ministère commençait tout juste à se développer, d'avoir servi à Londres de 1935 à 1941, d'avoir été envoyé à Washington quelques mois après Pearl Harbour et d'avoir occupé un poste important à Ottawa quand M. Saint-Laurent a succédé à M. King comme Premier ministre, tout cela témoigne d'un discernement remarquable.

Louanges aux collègues

La description qu'il offre du Ministère nous est généralement connue d'autres sources. Comme on pourrait s'y attendre, M. Pearson loue généreusement ses pairs et collègues, notamment Norman Robertson et Hume Wrong. Ses louanges vont à Norman Robertson pour «la très lourde charge qu'il a assumée avec tant de compétence et de dévouement pendant les longues années de guerre comme conseiller principal de M. King», et il dit de lui qu'il était «aussi modeste et bon que sage et érudit». Mais il ne cache pas que l'administration n'était pas le fort de Norman

M. Douglas LePan, adjoint spécial de M. Pearson de 1950 à 1951, est actuellement professeur universitaire au Collège Massey de l'Université de Toronto.

M. LePan a précédemment fait carrière au ministère des Affaires extérieures, ayant occupé entre autres les postes de ministre conseiller de l'ambassade du Canada aux États-Unis et, en 1958-1959, de sous-secrétaire d'État adjoint.

N.B. Cet article a été rédigé plusieurs semaines avant le décès de M. Pearson.